



Christian Baudelot (1960 l)

Sociologue, il a fondé et dirigé le département de Sciences sociales de l'ENS de 1990 à 2002.



Florence Weber (1977 L)

Département de Sciences sociales de l'ENS.

LA MÉMOIRE DU LIEU

Un nouveau bâtiment vient d'être inauguré, 48 boulevard Jourdan. Il abritera désormais, autour d'une bibliothèque et d'un amphithéâtre communs, les trois départements de l'École normale supérieure consacrés aux sciences des sociétés contemporaines – le département de Sciences sociales avec le Centre Maurice-Halbwachs et le Centre d'analyse et théorie du droit, le département de Géographie doté de nouveaux moyens, le département d'Économie au centre d'un riche partenariat, et l'École d'économie de Paris. Cette construction confirme le rôle du campus Jourdan comme carrefour des sciences sociales franciliennes et permet de regrouper les chercheurs, les enseignants-chercheurs et les étudiants de plusieurs institutions qui partagent une conception empirique et ouverte des sciences sociales, alliant la pluralité des méthodes les plus rigoureuses de l'enquête et du traitement des données, et le dialogue entre différentes disciplines – science économique, histoire économique et sociale, sociologie, anthropologie, science politique, droit, géographie – pour comprendre et agir sur les transformations du monde contemporain.

Sa construction a obligé à raser l'un des bâtiments historiques édifiés en 1949, le long de la rue de la Tombe-Issoire, celui qui abritait la direction, l'administration, la bibliothèque de l'École normale supérieure de jeunes filles (ENSJF) et sa grande salle de conférence, en attendant que les autres bâtiments de 1949 retrouvent leur fonction d'internat pour les normaliennes et normaliens, après avoir servi d'internat pour les sévriennes de 1949 à 1968 puis, jusqu'en 1985, pour les seules littéraires.



À l'heure où s'ouvre un nouvel avenir pour le site de Jourdan, l'occasion nous est donnée de nous livrer à un exercice de mémoire collective, qui puisse en évoquer les grandes et les petites heures, les personnes qui ont œuvré à définir ses grandes orientations au fil du temps, et qui l'ont fait vivre, les souvenirs qu'en conservent les anciennes élèves, ainsi que toutes celles et tous ceux qui l'ont fréquenté à des titres divers au cours de ses soixante-dix années d'existence. Le passé de ce lieu est assez riche et varié pour ne pas être, comme ses murs, rasé de nos mémoires. D'où ce numéro spécial de *L'Archicube*.

Si importante que soit, à partir du milieu des années 1980, l'orientation du site Jourdan vers les sciences économiques et sociales, l'essentiel de son histoire est bien celle de l'ENSJF, qui obtint la dévolution de la parcelle et la construction des bâtiments et s'y installa pendant près de quarante ans, depuis son arrivée au printemps 1949 jusqu'à sa fusion en février 1988 avec l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, dans une nouvelle école alors dirigée par Georges Poitou. La réalité de cette école ne coïncida jamais avec l'image du couvent de jeunes filles que lui accolèrent souvent des stéréotypes colportés depuis la rue d'Ulm dans la lignée des textes fondateurs de l'École de Sèvres, des années 1880 : « il importe autant, pour le moins, de former leur caractère et de les habituer à une vie sévère et recueillie ». Le rapporteur au Sénat évoquait même le modèle d'un « noviciat laïque ».

Les grandes figures qui présidèrent à ses destinées, Lucy Prenant, Marie-Jeanne Durry, Josiane Serre, réussirent au contraire à assurer aux sévriennes un enseignement de très haut niveau, adossé à des recherches dans des domaines novateurs, tant en lettres qu'en sciences, leur ouvrant progressivement de brillantes perspectives de carrière internationale dans l'enseignement supérieur et la recherche, mais aussi dans les entreprises et la haute fonction publique, malgré des préjugés particulièrement forts dans le monde académique français.

Elles poursuivirent ainsi l'œuvre de M^{me} Jules Favre, la première directrice de Sèvres de 1881 à 1896, qui arracha l'enseignement féminin aux adeptes de « l'égalité dans la différence » pour imposer en toute discrétion l'ambition de l'égalité intellectuelle. Elles prirent le relais d'Eugénie Cotton, nommée en 1936 par le Front populaire à la tête d'une école désormais rattachée à l'enseignement supérieur, offrant la même qualité d'enseignement qu'aux ulmiens, après deux décennies où le destin des sévriennes était strictement limité à l'enseignement secondaire, tandis qu'une quarantaine de jeunes femmes brillantes était passée par l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, accréditant l'idée que l'excellence féminine ne pouvait être qu'exceptionnelle.

Dès 1944, Lucy Prenant, philosophe et résistante, ancienne professeur de khâgne au lycée Fénelon, reprit le flambeau, non sans rencontrer l'hostilité croissante des



milieux conservateurs jusqu'à son départ en 1956. Lucy Prenant avait dû batailler pour construire les bâtiments nécessaires à cette ambition, notamment une bibliothèque dont fut chargée Suzanne Dognon, épouse de Lucien Febvre, fondateur des *Annales*, nommée à ce poste dès 1936 et restée jusqu'à sa retraite en 1963. Elle avait obtenu une quatrième année pour les sévriennes s'orientant vers la recherche, elle les encouragea à entrer au CNRS et dans les universités, elle fut particulièrement attentive à la dimension internationale de leurs études et réussit à implanter durablement l'idée que « Sèvres », c'était désormais « Jourdan », et que les ambitions intellectuelles et professionnelles des sévriennes étaient pleinement légitimes.

En 1956, la nomination d'un professeur de la Sorbonne, Marie-Jeanne Durry, témoignait de la poursuite du même objectif avec d'autres moyens. Cette brillante universitaire mit au service de l'École son exigence, son ambition, son entregent littéraire, et battailla de nouveau, mais de nouveau en vain, pour obtenir la réunification des locaux utilisés par les sévriennes : « *Que notre Maison ait enfin sa maison !* » fut son leitmotiv. L'ENSJF était en effet coupée en deux, l'ENS-Ulm hébergeant rue Lhomond les laboratoires mixtes. Marie-Jeanne Durry obtint un terrain à Montrouge et y fit commencer les travaux, la rentrée du mois d'octobre 1968 devait délaissier Jourdan et se faire à Montrouge, « quand survinrent les événements de mai-juin et le rapt », selon ses propres mots rapportés par M^{me} Cavigneaux : les bâtiments de Montrouge considérés comme inoccupés furent d'abord entièrement dévolus à une autre institution avant d'être partiellement rendus à l'ENSJF.

Il fallut la nomination de Josiane Serre, en 1974, pour retrouver l'élan originel. Cette chimiste de haut niveau avait construit à Montrouge les laboratoires dont les sévriennes avaient besoin, en chimie, en informatique, en télédétection. Elle mit toute son énergie au service des élèves, poussant les littéraires comme les scientifiques à avoir davantage d'ambition et leur donnant les moyens de ces ambitions. Ouverture internationale, efficacité pédagogique, soutien aux recherches les plus innovantes : les témoignages de cette période montrent à l'envi à quel point les femmes devaient toujours en faire davantage pour être les égales des hommes. La fusion dans une école unifiée était projetée de longue date. Elle mit longtemps à se faire, sans doute autant parce que certaines femmes craignaient que la fusion n'exacerbe la concurrence jusqu'à l'éviction, que du fait de la condescendance tenace de certains milieux masculins.

Pour restructurer et diriger le nouveau département de Mathématiques et d'Informatique de la rue d'Ulm, après la fusion, Georges Poitou fit appel dans l'équipe des mathématiciens de Montrouge à Michel Broué. Montrouge abrita également un laboratoire pionnier de géomorphologie littorale et de télédétection fondé par Fernand Verger, professeur de géographie à l'ENSJF. Grâce à lui les sévriennes eurent immédiatement accès aux découvertes les plus récentes de cette discipline.



La fusion des deux ENS, d'Ulm et de Sèvres, en 1988, mit un terme aux errances des sévriennes condamnées depuis 1940 à vivre « entre deux gîtes ». Les sites d'Ulm, de Jourdan et de Montrouge, assez vastes pour accueillir tout le monde, ne faisaient désormais plus qu'un. Bénéfique aux deux institutions d'origine sous beaucoup d'aspects, cette fusion porta pourtant un coup fatal au recrutement de mathématiciennes et de physiciennes à l'ENS. Tant que les concours étaient séparés, l'ENSJF accueillait chaque année de quinze à vingt mathématiciennes dont les carrières ultérieures n'ont jamais terni la réputation d'excellence des ENS dans ce domaine. L'attribution de la médaille d'or 2016 à la mathématicienne Claire Voisin l'atteste clairement. Mais, depuis la fusion des concours, les effectifs de filles reçues au concours maths oscillent selon les années entre zéro et quatre, pour environ quarante garçons. Des proportions voisines s'observent en physique. Anticipé par beaucoup d'enseignantes et d'enseignants scientifiques exerçant à Montrouge, ce résultat porte gravement atteinte au recrutement de femmes dans les carrières scientifiques, par absence croissante de modèles forts auxquelles pourraient s'identifier les jeunes filles au moment de s'orienter dans l'enseignement supérieur¹. La fusion eut aussi pour effet d'amputer lourdement les activités de recherche en chimie qui s'étaient développées sur le site de Montrouge.

En fait, la fusion des deux ENS consista surtout en une absorption de l'ENSJF par l'ENS de garçons. Les sévriennes sont devenues des normaliennes, ce vocable n'ayant jamais qualifié celles qui les avaient précédées. Et si ces normaliennes furent bien immédiatement les égales des normaliens, ce ne fut pas le cas des anciennes sévriennes, admises en 2000 seulement dans la communauté des archicubes et non reconnues comme « archicubesses ». Elles n'avaient notamment pas le droit au prêt à la bibliothèque littéraire de la rue d'Ulm, sauf par permission exceptionnelle ; et même lorsqu'elles exerçaient des fonctions d'enseignement à plein-temps à l'École, elles devaient renouveler chaque année leur inscription à la bibliothèque. Cette anomalie s'explique par l'incertitude sur le destin de la bibliothèque de Jourdan, comme on le verra, mais elle fut vécue par toutes les « anciennes » comme une immense vexation. De même, l'Association des anciens élèves est devenue, cette année seulement, l'Association des anciennes et anciens élèves...

Loin d'être un long fleuve tranquille, l'histoire de Jourdan est traversée d'inflexions et de moments critiques qui mirent plusieurs fois en cause son existence même. À l'origine, un pis-aller provisoire mais déjà heureux : des bâtiments en « préfabriqué » construits pour abriter l'ENSJF, expulsée de Sèvres dès le début de la guerre par les Allemands, son cadre originel, et de nouveau chassée en 1947 de l'abri américain, rue de Chevreuse, que lui avait prêté Columbia University dès 1942. Tandis que Lucy Prenant s'était immédiatement réjouie de trouver des locaux enfin convenables, après l'errance dans le froid et l'inconfort, pour Marie-Jeanne Durry



qui dirigea l'école, de 1956 à 1974, ni le site, ni les bâtiments n'étaient à la hauteur de l'institution : « Sèvres végétait sur un lopin de terre prêté par la Cité universitaire », d'ailleurs pressée de retrouver son terrain. Les murs des pavillons « construits pour durer cinq ans ne tenaient plus que par les couches de peinture superposées dont ils étaient enduits chaque année ». La recherche d'une implantation définitive dans un lieu plus approprié a longtemps mobilisé son énergie. Après plusieurs tentatives infructueuses au Quartier latin (la Maison des sourds-muets, rue de l'Abbé-de-l'Épée, en particulier), un nouveau site fut trouvé à Montrouge qui pouvait accueillir l'ENSJF dans toutes ses composantes, littéraires et scientifiques, enseignement et laboratoires. Dix ans de travaux (1958-1968) furent nécessaires pour la construction, les petites cours intérieures se voulaient des copies miniatures de la cour aux Ernests. En octobre 1968, moment choisi pour y emménager et accueillir la nouvelle promotion de sévriennes, le ministre changea d'avis et affecta les locaux, *in extremis*, et sous la pression des étudiants en médecine de Mai 68, à l'UER d'odontologie de Paris 5 et au Centre préparatoire aux études médicales de Paris 7 qui allèrent à leur tour les retransformer à grands frais. Marie-Jeanne Durry obtint finalement d'Edgar Faure, le 13 novembre 1968, un engagement écrit de restitution, qui ne fut que partiellement exécuté : sur les 25 000 m² initialement prévus, l'ENSJF n'en récupéra que 9 380, surface notoirement insuffisante pour y loger tout le monde. L'École perdait de nouveau son unité comme au début de la guerre, après vingt années de répit. Les sévriennes littéraires restèrent à Jourdan tandis que la directrice adjointe, Josiane Serre, dirigea le déménagement d'une partie des laboratoires de physique et chimie de la rue Lhomond à Montrouge qui devint le centre d'enseignement, de recherche et, pour beaucoup, de résidence des sévriennes scientifiques. Aujourd'hui encore la préparation à l'agrégation de sciences physiques se fait partiellement à Montrouge. Le génie du lieu, caractéristique de la « vieille maison », marqué par un fort attachement aux bâtiments, s'était transformé : les souvenirs de Montrouge sont souvent heureux, ceux de Jourdan plus mitigés, mais surtout la communauté des élèves scientifiques et littéraires s'était dé faite.

Vingt-cinq ans plus tard, le site de Jourdan faillit bien faire les frais d'une même opération ministérielle. Une fois réalisée la fusion d'Ulm et de Sèvres, en 1988, Jourdan cessa d'être le foyer intellectuel et le lieu d'enseignements littéraires qu'il fut pour se réduire à une bibliothèque, un pot et un internat, de plus en plus délaissés par les filles au profit des thurnes et des salles de cours de la rue d'Ulm. Cet abandon partiel du site n'échappa pas au ministère. Un projet prévoyait que les 35 000 m² constructibles à Jourdan reviendraient à l'Inalco (Institut national des langues orientales), l'ENS se voyant attribuer en échange le terrain vague de la partie nord. Un concours d'architecte sélectionna Christian de Portzamparc, lequel conçut les plans d'un projet d'un campus mixte Inalco-ENS avec un partage raisonnable de



locaux. Le projet échoua pour deux raisons. La première est honteuse : la levée de boucliers des habitants des petits pavillons voisins, vivement soutenus par le maire du 14^e arrondissement, qui multiplièrent les recours contre le permis de construire en raison des craintes que suscitait pour leur confort l'installation d'un campus de l'Inalco et de ses étudiants étrangers ! La seconde est plus avouable : l'implantation d'un laboratoire d'économie, le Delta, en 1987-1988, suivie, dix ans après, de l'installation du département de Sciences sociales (1998), puis d'un laboratoire de sociologie, le Centre Maurice-Halbwachs (2002). Ces implantations successives réussirent à conjurer la menace en montrant aux autorités de tutelle que ce site de l'ENS était redevenu un lieu actif d'enseignement et de recherche, réunissant sur son campus des unités relevant de nombreuses institutions d'excellence : CNRS, EHESS, Ponts-et-Chaussées, Cepremap, Inra.

L'histoire est-elle terminée ? La Fondation de l'École d'économie de Paris (2005-2006), issue de la fusion du Delta avec d'autres laboratoires d'économie, et l'obtention par elle de crédits importants pour construire un nouveau bâtiment sur le site de Jourdan, faillirent à deux reprises tourner au drame. Lorsque Monique Canto-Sperber fut nommée directrice de l'ENS, en 2005, il était question que l'ENS renonce à la parcelle Jourdan, ce à quoi elle se refusa. En 2008, l'École d'économie de Paris vota une résolution pour quitter Jourdan ; un an plus tard, la mobilisation de tous en assura le maintien sur place. Le bâtiment enfin construit, et à Jourdan, sera partagé par les deux institutions. Il permet d'agrandir considérablement la capacité d'accueil, d'enseignement et de recherche du campus Jourdan, sans empiéter d'un centimètre sur le jardin, qui constitue depuis l'origine son trésor le plus précieux. Mais la dévolution de fait d'une partie du territoire de l'ENS à une fondation ne va pas non plus de soi. Google Maps n'identifie que l'« École d'économie de Paris » sur le site de Jourdan, avant même la prise en compte du nouveau bâtiment !

Note

1. Une étude récente a bien analysé les raisons d'un tel état de fait. Voir Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel, *Filles + Sciences = une équation insoluble ?*, Paris, Rue d'Ulm, « Collection du Cepremap », 2016.